

La valeur de l'inconnue de Cassie Bérard

Laurence Perron

Numéro 270, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

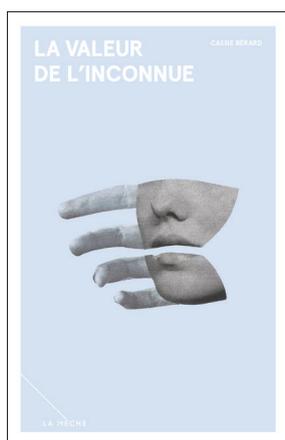
Perron, L. (2019). Compte rendu de [*La valeur de l'inconnue* de Cassie Bérard]. *Spirale*, (270), 54–55.

Odyssée quantique

LA VALEUR DE L'INCONNUE

CASSIE BÉRARD

La Mèche, 2019, 264 p.



Pénélope aime Édouard, qui est courtisé par N; N est adorée d'Antoine, mais jalouse Laura qui, désirée d'Édouard, ne s'en soucie guère; Pénélope s'amourache de Grégoire, trompe Édouard, à moins que ce ne soit Antoine qu'elle cocufie; quelque part, en quelque temps incertain, quelqu'un meurt: qui? Peut-être tous, à moins que ce ne soit personne. Dans *La valeur de l'inconnue*, tout dépend de l'univers au sein duquel est posée la question, et ils sont ici multiples. Comme lors de l'expérience quantique, c'est de la position et des outils de l'observateur que dépend la réponse.

Dans cette trame triangulaire peu aisée à démêler, les personnages (des universitaires de tous horizons) s'empêtrent comme des phalènes dans dans le filet de l'auteure-réitaire. Tout l'ouvrage s'inscrit par ailleurs sous le signe de cette forme géométrique en particulier. Sur les plans thématique et narratif d'abord, par la profusion manifeste des triangles amoureux qui se nouent; sur les plans éditorial et structurel ensuite, puisque le récit se divise en trois « segments », et que les micro-sections dont ceux-ci sont composés sont séparées entre elles par de petits pictogrammes triangulaires; dans l'expérience de lecture elle-même, enfin, puisque le labyrinthe en ruines au sein duquel il nous est proposé de progresser ne s'arpente que par triangulations hasardeuses. Forçant une succession de tâtonnements et de déductions parcellaires, le récit résiste à la saisie. Une esquive dont le narrateur, Édouard, guère moins impuissant que nous, fait lui-même état: « *Partout des ellipses, des crevasses, j'ai l'impression [...] de laisser des blancs trous l'histoire* »; « *C'est évident qu'il y a des trous. Il y a des oublis, des bonds, des ellipses.* » Si l'exercice de les remplir est périlleux, il n'en demeure pas moins jubilatoire.

C'est finalement là une des plus riches puissances de *La valeur de l'inconnue*, sa capacité à nous faire « perdre des théories », pour reprendre les mots d'Enrique Vila-Matas.

FICTIONS ET AUTRES ITHAQUE

Il y a quelque chose de l'Odyssée réinventée dans *La valeur de l'inconnue*. Parfois au point où, selon un principe cher à la romancière, dont on connaît le goût pour les histoires d'imposture et d'usurpation, on se prête suffisamment au jeu pour se demander si Homère n'aurait pas « *plagié par anticipation* » (Pierre Bayard, 2009) le texte de Cassie Bérard¹. Quelque chose, à la lecture, fait affleurer l'envie d'épopée. Peut-être s'agit-il du nœud de vipères que forment les divers fils narratifs, et dont l'intrication aurait de quoi faire rougir une Gorgone. Peut-être est-ce le rapport obsédant à l'origine du drame, qui s'impose comme l'Ithaque fabulée d'un narrateur se concevant implicitement comme l'Ulysse de sa propre histoire. Peut-être est-ce encore l'évidente intertextualité du personnage de Pénélope, qui « *n'aime pas les fils qui dépassent. Lorsque la couture des vêtements se détériore, elle n'arrive plus à se concentrer sur autre chose. [...] Aussi lui prend-il l'envie de tirer sur le fil, mais elle se retient de peur de dénouer les coutures et de briser les vêtements [...]* ».

Dans *La valeur de l'inconnue*, le lecteur finit cependant par suspecter celle qui dit « *[perdre] le fil* » d'être une couturière plus experte qu'elle ne le laisse paraître. Elle pourrait bien être la protagoniste qui, en coulisse, a tiré les ficelles et noué les cordes dont on fera des nœuds coulants. Mais à la manière d'un dieu capricieux, l'autrice ne nous laisse pas en découdre définitivement avec ces soupçons, révélant par là l'énigmatique souveraineté de l'indécision. Au sein de son épopée, Homère faisait des divinités de l'Olympe les maîtres du fatum ; dans *Le mépris* (1954), une modernisation à peine camouflée du classique grec, Alberto Moravia les remplaçait par la psychologie. Cette dernière avait tôt fait d'être à son tour détrônée par l'œil-caméra de Godard, dans l'adaptation filmique qu'il en livrait dix ans plus tard, en 1963 ; Bérard, enfin, prend le parti de leur substituer « l'auteur », cette « *force qui nous rappelle à nos vies parallèles* ».

COMME UNE FAIM DE PHYSIQUE

En algèbre, l'inconnue est un élément constitutif d'une formule, une virtualité. La remplacer par un nombre, c'est rendre actuelle l'équation dans laquelle elle s'insère. Ce principe mathématique, Cassie Bérard en fait le moteur de son roman peuplé de points d'interrogation et de conjugaisons au conditionnel passé (« *Si j'avais été prêt* », « *j'aurais pu me jeter dans la rivière* », « *j'aurais pu ne pas le voir, continuer ma route* »). À vrai dire, dans *La valeur de l'inconnue*, les « si » mangent les « rais » si goulûment qu'on est tenté de lire aussi, dans « la valeur » énigmatique dont nous parle le titre, l'ombre d'un double homophonique, qui serait celle de « l'avalé » d'inconnu². Au sein du roman, la multiplication des occurrences de ce mot, sous sa forme verbale, semble par ailleurs nous y inviter (« *sur la rive, les jambes avalées par l'eau* » ; « *avalé des somnifères* » ; « *J'avais peine à avaler* » ; « *J'ai avalé ce secret* » ; « *Pénélope avale sa salive, sa gorge est nouée* » ; « *avalés par les flammes* » ; « *l'avale une grande bouffée d'air* », etc.), comme si elle nous signalait là un inassouissable appétit de l'hypothèse.

C'est finalement là une des plus riches puissances de *La valeur de l'inconnue*, sa capacité à nous faire « perdre des théories », pour reprendre les mots d'Enrique Vila-Matas. L'insatiabilité avec laquelle l'ouvrage s'abreuve à toutes les disciplines, métabolise à l'envi concepts et théories psychanalytiques, littéraires ou quantiques, incarne alors le rempart le plus sûr contre l'esprit de système que l'auteure ne cesse de convoquer pour mieux le critiquer. Et ce, jusqu'à ce que le livre, sous la menace constante de sa propre disparition, paraisse en venir à s'engloutir lui-même : « *À l'écran, à un rythme fou disparaissent des lettres, des mots, des phrases, des concepts, des théories, la fiction, un livre ; tout cela avalé par une fine ligne noire verticale qui recule et remonte à rebours, réaffirmant par chaque caractère effacé la frontière entre le visible et l'invisible.* » Mais aussi autophage puisse-t-il être, on aura compris que *La valeur de l'inconnue* figure au rang des livres qu'en dernière instance le lecteur dévore.